

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Chronique du collège

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1937, tome 36, p. 310-314

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

# CHRONIQUE DU COLLEGE

La grande obscurité qui, le 4 novembre, défigurait l'image nocturne de la cité agaunoise, a dissimulé quelques faits notables. L'ingénieur de notre maison, dès une heure de l'après-midi, suivi d'une escorte fidèle, parcourut les corridors avec des échelles et une immense boîte remplie de papiers azurés qui entouraient certains objets délicats, et s'évertua à garnir les plafonds d'ampoules bleues, et même noires. Avec quelle stupéfaction n'a-t-il pas constaté l'énorme différence des divers culots, alors qu'il n'avait qu'une sorte de poires à sa disposition. Il ne s'attendait pas à cette aventure, vu que l'obscurité et les « idées claires » s'excluent. Au sortir de la manifestation cinématographique, un surveillant, plein de ferveur patriotique, n'a pu s'empêcher de s'écrier : « Eteignez ! » ne voyant pas que M. Grandjean était l'auteur de cette surabondance relative de lumière.

En Rhétorique, les disciples de saint Jean Chrysostome apprirent l'inutilité d'approfondir le génie hellénique sans connaissance préalable de l'alphabet grec.

Chez les Grands, on remarqua pendant un certain temps un phénomène étrange : une sorte de vibration simultanée (je pense aux instruments à corde et non au mot latin de même radical — *intelligat qui legit*, disait saint Matthieu le dernier dimanche de l'année ecclésiastique —), car sitôt que d'un côté Peyraud appuyait un peu fortement ses talons sur le plancher, Monsieur le surveillant, pour sauvegarder la symétrie, faisait de même du sien.

Un Montheysan, d'honorable lignée, arrivant tout essoufflé en classe, se dépêcha de présenter à Monsieur le professeur ses excuses par cette formule consacrée : « Monsieur, j'ai manqué le train », et, après un instant, « ça peut arriver dans les meilleures familles. » Grands rires. — « Non, cela n'arrive pas aux bonnes familles », fut la réplique concise. — « Mais si, j'en suis une preuve. » Cependant Monsieur Grandjean eut le temps d'échapper à ce « knock-out » en remarquant que, d'ordinaire, les trains n'avaient pas coutume de partir avant l'heure. — « C'est à cela que je me fiais, Monsieur, pour une fois qu'il est parti à l'heure ! » Ce jour-là, les applaudissements étaient adressés entièrement à l'élève et notre maître médita sur la vaine gloire.

L'autre jour, Monsieur Bussard sentit sa gorge gravement atteinte par quelque douleur désagréable. Après avoir considéré toutes les conséquences possibles et imaginables d'une angine, il prit la ferme résolution de guérir sur-le-champ, précisant, en bon théologien, les moyens nécessaires à cette fin. Tout d'abord il pensa à la matière, vidant avec beaucoup de courage et d'esprit de sacrifice une sorte de miniature de dame-jeanne remplie de thé ; ensuite, pour raffermir son moral, il argumenta ainsi : « D'ordinaire, quand je suis malade, je n'ai pas envie de fumer ; or maintenant j'ai envie de fumer une demi-sèche ; donc je ne

suis pas malade. » L'habit ne fait pas le moine : maxime applicable à certains syllogismes !

Le 20 novembre, alors que la Dent de Morcles s'était déjà éteinte, que les ombres nocturnes sortaient du fond de la vallée du Rhône, et qu'une légère vapeur se condensait aux fenêtres des études, grand énervement. On chuchote. Les surveillants gardent mal un secret. On parle de cinéma, et les plus hardis osent espérer la suite de Vidocq, film comprenant sept épisodes. Erreur. Nous assistâmes au drame des martyrs japonais, présenté par un Père de la Société missionnaire de Bethléem. C'était un sonore et Charly-Chaplain, dit-on, ne s'est pas trop mal prononcé à son sujet. Outre le jeu de mimique remarquable, nous avons pu apprécier la culture et les mœurs nippones et surtout l'adresse de ces acteurs chrétiens, récemment convertis, qui nous rappelaient le sanglant sacrifice de vingt-six de leurs aînés. Malheureusement, selon les explications du Rév. Père, le catholicisme ne fait que de très rares progrès dans l'empire du Mikado.

Le matin du 22 novembre, la jeunesse enthousiaste quitte, de meilleur gré que d'ordinaire, le lit : le nombre des maladies de vingt-quatre heures descend au minimum et les soucis journaliers d'examens ou d'interrogations possibles se dissipent. C'est moins la mémoire d'une sainte, martyrisée alors que de douces mélodies l'environnaient, qui suscita une telle allégresse que les châtaignes, le fromage et le vin servis ce jour-là aux sociétés « sonores ». La fanfare, sous la direction de Paulou, pour nous introduire dans l'atmosphère requise, fracassa nos oreilles de certaines dissonances, sans doute très artistiques, qui pourtant nous semblèrent fort étranges. Sauvain, débitant avec quelques pauses d'orateur éminent, un poème très coloré et fort suggestif, conclut son discours par la constatation que l'amour était nécessaire au mariage et que l'or et l'argent ne faisaient qu'un alliage. Souhaitons qu'il prenne à cœur cette trouvaille.

Les Fribourgeois, peuple joyeux et musical, pour racheter l'honneur qu'un de leurs compatriotes avait compromis, exécutèrent le « Ranz des vaches » en vrais républicains, puisqu'aucun d'eux n'osa s'élever au-dessus des autres pour prendre la direction du chœur. Cottier seul agit selon les règles (les mains dans les poches) tandis qu'une voix de soprano virile se fit particulièrement applaudir. Monsieur Closuit, accompagné au piano par notre directeur de chant, nous chatouilla le cœur en célébrant l'amour qu'éprouvèrent deux grenadiers pour leur patrie. Messieurs les chanoines présents à la soirée, se comportèrent en champions, attendant que l'assemblée fût prête à les applaudir lors de leur apparition. La « Vénérable barbe des capucins », opéra en un acte, composé pour chœur d'homme sans accompagnement, suscita par son « amen » vigoureux de forts battements de mains.

S. E. Mgr Sieffert, évêque rédemptoriste, revenu en Europe après des années d'activité en Bolivie, nous surprit, le 23 novembre, par une conférence sur les mœurs des indigènes du diocèse de La Paz. A une suite de projections colorées, accompagnées

d'explications intéressantes, succéda un film, montrant le spectacle de la vie chrétienne et des usages en honneur chez les habitants du Haut-Plateau.

Le 25 novembre, le match Helvétia-Sion fut renvoyé parce que le soleil n'allait briller que le lendemain. Pour consoler les sportifs et les spectateurs, les autorités du Collège promirent la suite de la lutte entre Vidocq et L'Aristo. O triste sort, fallait-il absolument que le soleil se levât tout noir, en ce jour plein d'espérance ! La caisse des douze bobines arriva trop tard et fut, dit-on, confiée à nouveau aux soins de la poste. Le soir, une si grande lassitude s'était emparée des esprits déçus par les injustices du sort que tous jurèrent de goûter, jusqu'à six heures du matin, les bienfaits suaves du sommeil. L'homme de sable, qui nous fut favorable, chargeait si bien certaines paupières vigilantes qu'elles ne s'ouvrirent qu'au tintement de l'angélus.

Le 28 novembre, les membres du Comité de l'Association de la Presse suisse rendirent visite à l'Abbaye. Le collège leur présenta la fanfare et le chœur mixte. Cependant ces messieurs de la presse usèrent mal de leur influence, ou plutôt n'en usèrent pas du tout, ne nous adressant aucune parole, pas même celle d'un congé.

L'autre soir, au réfectoire, Radio Contat délectait son voisinage par une émission, locale il est vrai, mais cependant assez forte pour que le poste du surveillant des Grands captât les ondes et répondît, sans retard, par une satire quelque peu laconique. Ce fut alors une rumeur dans la salle, analogue aux vagues suscitées par la chute d'un caillou dans l'eau, alors que mille gouttelettes retombant sur les anneaux fuyants, s'encerclent à leur tour. Moralité : petite cause, grands effets.

Le 2 décembre le match entre Sédunois et Agaunois put enfin avoir lieu, mais, hélas ! Monsieur Terraz exerça une attraction extraordinaire sur le ballon qui, de préférence, vint se reposer chez lui. Nos joueurs de ping-pong, par contre, à cause de leurs remarquables qualités, parvinrent à racheter l'honneur perdu par les footballeurs.

Le 5 décembre, Monseigneur Dévaud, professeur à l'Université de Fribourg, nous donna une magnifique conférence sur la psychologie de l'internat. Nous assistâmes à un vrai prodige, car l'orateur, par un simple souhait, parvint à volatiliser littéralement, pour une heure entière, tous les professeurs et les surveillants. Monsieur Bussard, avant ce phénomène étrange, avait trouvé le moyen : 1° de remplacer Monsieur le Recteur et 2° de se faire un ami nouveau en lui adressant une brève allocution. C'est également un genre de psychologie ! ? ! Cottier, au sortir de cette petite retraite, résolut que désormais il affirmerait spontanément sa personnalité. En effet, il a l'intention d'exiger des entraînements obligatoires de tous ceux qui n'ont pas coutume de se présenter sur le terrain. Mesure inutile, puisque dorénavant tout le monde aura assez de cran pour satisfaire à ses devoirs... — Quant à l'acceptation spontanée du règlement, elle incommoda singulièrement la troupe qui, afin de se refaire

l'estomac, ou de s'attirer une inspiration spéciale en faveur d'une composition française, a coutume de volatiliser et les surveillants et le tabac.

Le 8 décembre la fête patronale de la Congrégation rafraîchit tous les esprits, soit par les magnifiques offices pontificaux, le sermon vivant prononcé par Monsieur le Chanoine Pythoud, rév. curé de Leysin, avant le renouvellement de l'acte de consécration, soit par la soirée récréative, qui, selon la tradition, charge



L'autel de la Vierge  
au soir  
du 8 décembre

quelques musiciens de délecter nos oreilles. Cette année-ci, tantôt séparément, tantôt ensemble, l'enchantement d'une flûte, les mélodies du haut-bois, les profondeurs du cor, l'allégresse de la clarinette et la mélancolie du basson s'offrirent tour à tour à notre contemplation auditive. Malheureusement l'un ou l'autre, dans des transports mal fondés, écoutèrent à haute voix, vrai tourment pour les oreilles sensibles.

Les rhétoriciens, ceux qui prétendent le mieux manier la langue française au collège, constatent avec une inquiétude croissante, qu'aucun de leurs illustres membres n'a encore officiellement reçu la commande que les « Echos » confient généralement aux soins de leur classe. A table, ils s'accusent réciproquement. Les uns, plus favorisés par la Renommée, cependant assez intègres pour imposer des limites à leur éloquence, parlent un langage énigmatique ; d'autres jouent le rôle des ignorants.

C'est encore la parole ailée qui me raconta cette comédie, pour les amateurs du rire, ce drame, puisqu'il s'agit de la condition du chroniqueur, ces tragédies, qui furent présentées, ou plutôt vécues dans l'intimité de certains cœurs. A vrai dire, cette nouvelle m'ébranla ; et lorsque j'eus tourné mes regards sur moi-même, et que je pénétrai toujours plus avant dans la profondeur de mon être, je perçus tout à coup une voix inquiète. Je l'ai écoutée un instant, mais, profitant de cette concession, elle se mit à tinter plus fortement, son discours devint une plainte enchanteresse, et comme, ébranlé par son oraison, je ne cessais de lui prêter les oreilles, son langage s'accentua, l'écho de sa voix me traversa les os et j'entendis ses plus durs reproches. Je vis, en un clin d'œil, toutes les misères de ma courte existence, mes défaillances sans nombre, toutes mes méchancetés et la foule des paroles blessantes que j'ai eu le malheur de fixer sur le papier. Un immense dégoût me secoua alors et, comme je sentais l'approche du désespoir, je courus chez mon confesseur...

— Mon Père, je m'accuse d'avoir accepté inconsidérément la tâche de chroniqueur, d'avoir, par cette décision téméraire, écarté de la plume publique des talents supérieurs, d'avoir confié à l'écho les secrets des murs de l'Abbaye et du Collège, enfin d'avoir menti, m'obstinant à ne point révéler l'auteur de ces lignes. Je déteste toutes ces fautes et je prends la ferme résolution d'éviter de toutes mes forces et de mon entière bonne volonté, non sans le concours de la grâce, les occasions de retomber dans de tels égarements.

— Mon fils, répondit le Père, vous nourrissez trop de scrupules, car votre silence absolu n'est pas autre chose que le secret professionnel. Et si vous croyez avoir offensé quelque personne de talent, soyez assuré que, si vraiment elle en possède, les occasions de le montrer ne lui manqueront point ; d'ailleurs, c'est le travail qui compte dans la vie, non le succès. Vous savez également, mon enfant, que le désir des supérieurs est leur volonté, et que, par conséquent, vous n'êtes aucunement responsable d'avoir accepté cette tâche, pourvu que vous la remplissiez de votre mieux. Quant aux murs de notre antique immeuble, ils ne mentent pas, car n'ayant subi aucune déchéance essentielle, ils ne s'éloignent point de la rectitude.

Ma conscience ainsi déchargée, je puis tranquillement souhaiter à mes lecteurs une sainte et heureuse fête de Noël, puisqu'on parle déjà des vacances. L'un ou l'autre se sentirait-il atteint par quelque constatation trop vraie, je fais appel à ses nombreuses qualités d'honnête homme qui sait pardonner ou à ses vertus d'excellent chrétien qui pratique l'humilité, et si, par hasard, il n'était ni l'un ni l'autre, hélas, quel triste saint ! qu'il médite du moins la moralité que La Fontaine a exprimée avec beaucoup d'habileté dans la première fable du livre troisième.

Un Rhétoricien